

A movie poster for the film 'Partir'. The background is a photograph of a woman with blonde hair, wearing a green t-shirt and a red skirt, looking down with a slight smile. A man is standing behind her, his hands resting on her waist. The scene is set outdoors with a blurred background of hills and a bright sky. The text is overlaid on the left side of the image.

FABIENNE VONIER présente

KRISTIN SCOTT THOMAS

SERGI LOPEZ

YVAN ATTAL

PARTIR

un film de
CATHERINE CORSINI

KRISTIN SCOTT THOMAS
SERGI LOPEZ YVAN ATTAL

PARTIR

un film de
CATHERINE CORSINI

PRODUIT PAR FABIENNE VONIER
PRODUCTEUR ASSOCIÉ MICHEL SEYDOUX
COPRODUCTEURS OLIVIER LEGRAIN ET VINCENT MALLE
AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ ET CINÉCINÉMA
AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON
EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE
EN ASSOCIATION AVEC COFINOVA

durée 1h25

AU CINÉMA LE 12 AOÛT

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PYRAMIDEFILMS.COM

PRESSE

André-Paul Ricci, Tony Arnoux
Rachel Bouillon
6, place de la Madeleine - 75008 PARIS
Tél. 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr



5, rue du Chevalier de Saint George - 75008 PARIS
Tél. 01 42 96 01 01 - Fax 01 40 20 02 21
www.pyramidefilms.com

S Y N O P S I S

Suzanne a la quarantaine. Femme de médecin et mère de famille, elle habite dans le sud de la France, mais l'oisiveté bourgeoise de cette vie lui pèse. Elle décide de reprendre son travail de kinésithérapeute qu'elle avait abandonné pour élever ses enfants et convainc son mari de l'aider à installer un cabinet. A l'occasion des travaux, elle fait la rencontre d'Ivan, un ouvrier en charge du chantier qui a toujours vécu de petits boulots et qui a fait de la prison. Leur attraction mutuelle est immédiate et violente et Suzanne décide de tout quitter pour vivre cette passion dévorante.

ENTRETIEN AVEC CATHERINE CORSINI

Même si le schéma de PARTIR est assez classique - la femme, le mari et l'amant - il y a, notamment dans le comportement de l'épouse qui quitte absolument tout du jour au lendemain pour vivre sa passion, un aspect radical qui en fait la singularité. Est-ce cela justement qui vous a donné envie de raconter cette histoire ?

Je crois - c'est d'ailleurs ce que j'ai dit dès le départ à ma productrice, Fabienne Vonier - que chaque réalisateur, à un moment de sa carrière, a besoin et envie de se confronter à filmer une vraie histoire d'amour. J'avais envie de raconter une histoire très classique, très simple, qui me permettrait aussi de suivre la trajectoire d'une femme dans la lignée des héroïnes qui m'ont fait rêver : d'Anna Karénine à Madame Bovary... C'est parti de là, effectivement, dans ce contexte classique, de faire le portrait d'une femme qui ose l'aventure, qui choisit de ne transiger avec rien, peut-être parce qu'elle est à un moment de sa vie où elle sait qu'elle ne peut plus se permettre de passer à côté de ce qui lui arrive. Même ses enfants ne la retiennent pas. J'ai essayé de montrer ce qu'était le désir, son irruption dans une vie ordinaire et rangée, sa puissance, son côté inéluctable... J'ai souhaité faire une mise en scène épurée, pour accorder une grande place à la sensualité, à la nature... Au sens où l'amour débarrasse le film de toute psychologie et lui donne une impulsion pure, celle des corps qui cherchent à se rejoindre ou s'enfuir et donc lui imprime un mouvement.

Le film commence quasiment par la fin de l'histoire. Dès le début, vous tenez donc à montrer qu'on va assister en fait à une tragédie...

La vraie passion est toujours de l'ordre de la tragédie, parce qu'elle porte aussi en elle une part d'égoïsme voire de cruauté et d'aveuglement et qu'elle nie le monde - qui parfois le lui fait payer. Très vite à l'écriture, j'ai ressenti le besoin d'ouvrir le film avec ce coup de feu qui laisse présager le drame. Je voulais créer une tension, pour qu'immédiatement on sente qu'on irait au bout de la passion, avec tout ce que ça sous-entend de fort, de beau, d'inéluctable, de tragique. Dès le début, on sait donc qu'il va y avoir un drame, sans savoir pourtant s'il s'agit d'un meurtre ou d'un suicide. Le suspense reste entier. On sait qu'on va être spectateur de ce drame. Cette conscience du drame à venir fait peser sur les scènes de désir et d'amour une ombre qui leur donne encore plus de poids, plus d'intensité. Il y a comme une menace qui plane... Cela oblige aussi à accentuer et assumer le drame. On perçoit que les personnages sont condamnés d'avance et ce qui fascine, malgré tout, c'est comment ils vont s'y rendre, s'y abandonner, s'y précipiter. En ce sens le film est presque solidaire de ses héros qui vont consciemment vers leur fin, envers et contre tout. C'est presque comme s'il les approuvait, les accompagnait là où ils doivent aller.

Commencer par la fin, la « donner » dès le départ, c'est aussi assez stimulant pour un cinéaste car c'est se condamner à n'exister que par la mise en scène, le récit et les personnages, puisqu'on attend moins le dénouement.

Il y a un autre élément important, c'est le contexte social : elle, femme de médecin, prête à recommencer son travail de kiné, qui quitte mari et enfants, confort et maison, pour un ouvrier espagnol...

Je tenais à cette dimension sociale, politique qui dénonce la place de la femme dans ce couple. Il y a un point de vue féministe revendiqué dans le film. Suzanne est piégée, elle n'a pas d'indépendance financière, elle est totalement entre les mains de son mari qui, lorsqu'elle s'en va, essaie par tous les moyens, même les plus vils, de la retenir, y compris en lui coupant les vivres. C'est l'histoire d'une femme qui s'arrache à son milieu, qui s'émancipe, quel que soit le prix à payer... Sa maison, que nous avons voulue assez froide et austère, est

une prison dorée. C'est comme si elle avait vécu en semi dépression, un peu comme sous un couvercle pendant des années et puis tout d'un coup, le désir, l'amour, la passion, font qu'elle laisse tout, qu'elle se lance entièrement dans cette relation sachant qu'elle ne pourra plus revenir en arrière. Avec son mari, il y a quelque chose qui tient de l'enfermement, alors qu'avec son amant, elle réapprend à être elle-même. Tout d'un coup, elle est devant quelqu'un qui est là, qui la regarde, qui l'écoute, qui la désire. Elle apprend même le détachement. Elle avait certes tout le confort, son amant lui apporte des choses bien plus simples, mais essentielles ; le désir, le plaisir, la promesse d'un bonheur... D'où l'importance accordée à la nature, à une certaine douceur, comme dans cette scène en Espagne au bord de la mer avec la fille de son amant, ou comme dans cette ruine qui leur sert de refuge. Elle ne quitte pas un enfer, mais tout simplement elle découvre quelque chose de l'ordre de l'absolu qui empêche tout retour en arrière. Lorsque son mari lui interdit de le quitter, elle se révèle d'un coup. Comme on s'improvise soudain militant ou résistant - alors que rien ne nous y prédisposait, et parfois même à notre grand étonnement - parce qu'on est soudain témoin ou victime de quelque chose d'injuste et d'insupportable. Je pense qu'elle est elle-même surprise par la force de son désir puis par sa propre détermination et sa résistance.

Qu'est-ce qui était le plus dur dans l'écriture ?

Sans doute d'arriver à tout imbriquer : le désir, la passion, le suspense et le contexte social. D'être toujours dans le trait radical sans tomber dans la caricature, d'essayer d'avancer en finesse tout en inscrivant la rupture de cette femme avec son mari notable pour un ouvrier espagnol. De garder cette justesse des sentiments, des émotions...

C'est un film que vous avez à la fois écrit seule et avec d'autres...

En effet. Au départ, j'ai travaillé pendant un mois avec Gaëlle Macé, puis j'ai travaillé longtemps toute seule et j'ai fini par deux consultations avec Antoine Jaccoud, qui a écrit HOME avec Ursula Meier et qui est très fort en structure puis avec Emmanuelle Bernheim. Emmanuelle, par sa sensibilité, m'a apporté pas mal de petites choses délicates, de détails, sur la justesse des sentiments.

L'avez-vous écrit en sachant que ce serait Kristin Scott Thomas qui serait Suzanne ?

Oui. J'avais dit à Fabienne que, pour une fois, je voulais écrire pour quelqu'un de précis. Et tout de suite, j'ai pensé à Kristin. J'ai d'abord écrit huit ou dix pages et j'ai demandé à la rencontrer. Elle m'a dit que le personnage et le sujet l'intéressaient. Je me suis mise alors au travail avec Kristin en tête. Il y a vingt ans, j'avais pensé à elle pour un téléfilm mais à mon grand regret, ça n'avait pas pu se faire !

Pourquoi aviez-vous envie de travailler avec elle ?

Parce qu'elle me fascine. Il y a chez elle quelque chose d'assez mystérieux, une sorte de beauté glacée, de dureté apparente mais teintée d'une certaine mélancolie qui la rend fragile et vulnérable. Elle était l'idéal pour cette bourgeoise d'apparence assez froide qui porte une fêlure, quelque chose de désespéré... C'est ça que j'avais envie de trouver avec elle. D'autant que je sais qu'elle est capable de susciter le trouble, l'émotion, de manière vraiment incroyable. Il y a aussi ce lent glissement, imperceptible, avec ce visage d'abord passif, presque résolu, jusqu'à cette incroyable détermination qu'on lit sur son visage à la fin, quand elle tire.

Sergi (Lopez), j'y ai pensé aussi comme une évidence pour le rôle de l'amant. J'avais déjà travaillé avec lui et ça faisait longtemps que je voulais recommencer. C'est un acteur agréable, facile, à l'écoute. J'aime bien sa présence rassurante, son côté charnel, physique... Son rôle est tout en finesse, c'est celui d'un homme qui ne se plaint pas même s'il sait qu'il est du mauvais côté, du côté des perdants.

Pour le rôle du mari, j'ai hésité davantage avant de penser à Yvan (Attal). Bien sûr, je le connaissais bien comme acteur mais de le voir dans LE SERPENT, m'a fait penser à lui. Et je me suis souvenue que, déjà, il y a vingt ans, j'avais rêvé le mettre en couple avec Kristin. C'est jubilatoire de travailler avec lui. Il est vif, il a su rendre toute la complexité de ce bourgeois de province, avec sa belle voiture, sa belle maison, sa belle femme, ses beaux enfants et qui, tout d'un coup, montre sa vraie nature. Cette femme lui appartient et ce n'est pas possible qu'elle le quitte. Il a un côté quasi archaïque. Il interdit à sa femme de ne plus l'aimer ! Il est tout à la fois fragile et monstrueux.

Comme un enfant narcissique qui ne supporte pas de perdre, il en fait presque une question d'orgueil. C'est encore plus humiliant pour lui, petit notable, qu'elle parte avec un type comme ça - un ouvrier qui a fait de la prison. D'un personnage civilisé bourgeois, il devient un monstre manipulateur, un homme abusif. Il prend soudain conscience de son pouvoir, d'un pouvoir en sommeil, inhérent à sa classe, et n'hésite pas à s'en servir.

Le fait que Suzanne et Ivan soient étrangers tous les deux participait-il au désir que vous aviez d'eux pour interpréter ces amoureux, comme si cela donnait un sens supplémentaire à leur rencontre, à leur histoire ?

Oui, ce n'est pas étonnant qu'ils se rencontrent. Cette ville de province où ils vivent n'est pas la leur, ils sont déracinés. Ils participent d'un ailleurs. Le désir est toujours mystérieux, mais le fait qu'ils se retrouvent, qu'ils s'accrochent comme ça l'un à l'autre, a forcément à voir avec leur origine, avec leur qualité d'étranger. S'ils avaient eu de l'argent, ils s'en seraient sortis.

L'histoire est vraiment vue à travers les yeux de cette femme. On est sans cesse avec elle. Comme souvent dans vos films, c'est ce personnage de femme déterminée, radicale qui en est le moteur...

Je sais ! A chaque fois, je me dis que j'aimerais bien faire ça avec le personnage masculin et c'est toujours le personnage féminin qui l'emporte ! Peut-être parce que ce sont les héroïnes qui m'ont donné envie de faire des films, toutes ces héroïnes un peu cassées, un peu fêlées qui foncent vers leur destin... Chez Suzanne, j'aime son courage. Elle n'est pas double, elle n'est jamais dans le mensonge. Très vite, elle dit à son mari : « Voilà, je suis amoureuse », puis elle essaie de se convaincre qu'elle va pouvoir renoncer à son amour, mais elle n'y arrive pas. Donc, elle s'en va, en laissant tout derrière. Le fait même de devoir aller travailler comme caissière pour gagner sa vie ne l'humilie pas. Elle est prête à tout, parce qu'elle sait que, désormais, sa place est là, avec son amant, avec ce que cela implique. Elle a un côté très entier. C'est peut-être en ça que mes personnages féminins se ressemblent, ils sont entiers, directs et ils vont là

où leur désir les appelle. Ce qui peut d'ailleurs créer soit de la comédie comme dans LA NOUVELLE EVE soit du drame, comme ici.

Le film se déroule l'été dans le Midi, la lumière est belle. Tout cela souligne la sensualité de la passion et les instants de bonheur mais rend le drame encore plus profond...

C'est pour cette lumière, cette chaleur que j'ai choisi Nîmes. On y a tourné l'été dernier, en plein mois d'août, il y avait des pics de chaleur, c'était vraiment étouffant. Un des acteurs m'a même dit que si je suis arrivée à leur faire faire certaines choses c'est parce qu'il faisait tellement chaud que ça leur faisait perdre la tête ! Moi, j'étais comblée parce que j'avais cherché un climat qui alimente ce désir ardent des personnages. Je recherchais aussi un endroit où il puisse y avoir ce déplacement - l'amant devait aller voir sa fille en Espagne, un endroit proche d'une frontière. En plus à Nîmes, comme dans beaucoup de villes, il y a ces quartiers bourgeois, un peu excentrés, presque protégés, et puis de l'autre côté de la ville, les cités. Deux mondes qui ne se mêlent pas.

C'est votre quatrième collaboration avec Agnès Godard au cadre et à la lumière. En quoi vous complétez-vous ?

Je sais qu'elle filme très bien les femmes, qu'elle est très délicate aussi dans les scènes d'amour que je voulais à la fois crues et belles... Tout ça compte, et puis je savais qu'elle donnerait au film une lumière qui justement apporterait de la sensualité, qui alimenterait le trouble. Cette histoire d'amour, il fallait la sublimer, lui donner de la grâce et de la beauté. Idem pour les paysages. Agnès est passionnée. Comme on se connaît bien, on a une grande complicité même si on est différentes et parfois en désaccord. On a une manière de sourire des mêmes choses, d'avoir tout d'un coup la même envie du même plan. Sur le tournage, ça se passe souvent de mots. On parle beaucoup en amont, on réfléchit beaucoup, sur le choix des décors, des cadres, de la façon dont on va filmer...

Comment définiriez-vous vos partis pris de mise en scène ?

Filmer simplement et en plan large afin de donner un sentiment de liberté, donner les choses à voir, à observer, laisser aux situations

le temps de s'installer, de vivre, d'évoluer - dans l'ensemble les scènes sont peu découpées, je voulais laisser les amants exister pleinement dans le cadre à l'inverse entre elle et son mari, tout d'un coup, il y a une pression et là les plans sont plus courts. Entre elle et Sergi je laissais tourner, j'étais à l'affût, je cherchais à leur voler des petites choses. Ce n'était pas toujours simple, parce que Kristin, par exemple, n'a pas l'habitude de travailler comme ça. Elle veut savoir exactement ce qu'elle a à faire, alors que moi, j'aime bien dans certaines scènes brouiller les repères, essayer de faire perdre pied aux acteurs, les déstabiliser un peu.

Qu'est-ce que vous attendez des acteurs ?

Qu'ils acceptent d'être dérangés, qu'ils ne s'installent pas dans un savoir-faire, qu'ils soient aux aguets. J'essaie de trouver un petit peu leur faille, leur mystère. J'essaie de les emmener, de casser leur système s'ils en ont un, de les mettre en danger. On espère toujours qu'ils vont nous donner quelque chose qu'ils n'ont jamais donné à personne, qu'entre eux et le personnage quelque chose se passe, qui soit de l'ordre de la vérité. Rivette dit qu'un film c'est aussi un reportage sur une personnalité. Il y a de ça. C'est souvent au montage qu'on s'en rend compte. En montant PARTIR, je me suis ainsi rendu compte qu'on entendait battre le cœur de Kristin dans certaines prises.

Vous avez utilisé des musiques que Georges Delerue et Antoine Duhamel avaient composées pour des films de Truffaut. C'était un clin d'œil ?

Plus que ça. J'en suis dingue, j'allais les enregistrer dans les salles avec mon magnétophone avant les cd. Simon Jacquet le monteur a fait des essais avec principalement les musiques de Delerue, sur une scène, puis sur deux, puis sur trois... Et c'était magique, ça fonctionnait tellement bien que je ne pouvais plus m'en passer ! Et ça donnait au film une dimension romanesque supplémentaire. On a décidé de les conserver, et j'étais émue de pouvoir les obtenir.

La fin est une vraie fin de cinéma...

La fin donne le sens. Elle appartient au metteur en scène. J'aime les fins où, malgré toutes les épreuves, l'amour triomphe, même si c'est pour mourir aussitôt ! On sait que c'est perdu et pourtant !... C'est encore plus déchirant. C'est un schéma assez classique, mais l'avantage avec ce type d'histoires, c'est que, justement, ce sont des films qu'on peut faire, refaire, revisiter éternellement et qui reste en cela des vrais défis de mise en scène. On rêve tous de vivre des histoires de passion, le cinéma nous permet de vivre ce qu'on ne s'autorise pas toujours dans la vie. On est tous avides de connaître ces moments de vertige...

BIOGRAPHIE

Catherine Corsini suit l'enseignement d'Antoine Vitez et Michel Bouquet au Conservatoire d'art dramatique de Paris pendant trois ans. Après quelques rôles et assistanatns au théâtre, elle se tourne vers l'écriture et la réalisation, grâce notamment à sa rencontre avec des élèves de l'IDHEC. Elle réalise plusieurs courts-métrages, tous primés. POKER est son premier long-métrage. Puis, en 1991, son film INTERDIT D'AMOUR avec Nathalie Richard et Maxime Leroux remporte les suffrages des téléspectateurs. En 1998, avec LA NOUVELLE EVE, une comédie générationnelle, elle rompt avec le ton plus dramatique de ses premières oeuvres. Deux ans plus tard, elle réalise LA RÉPÉTITION avec Emmanuelle Béart et Pascale Bussièrès. Le film est en compétition officielle au Festival de Cannes. En 2006, pour son septième long-métrage, LES AMBITIEUX, la réalisatrice retrouve Karin Viard aux côtés de laquelle Eric Caravaca interprète le rôle titre masculin. En 2008, elle a tourné son nouveau long-métrage, PARTIR, avec Kristin Scott Thomas, Sergi Lopez et Yvan Attal.

FILMOGRAPHIE

LONGS-MÉTRAGES

2008 **PARTIR** avec Kristin Scott Thomas, Sergi Lopez et Yvan Attal

2006 **LES AMBITIEUX** avec Karin Viard, Eric Caravaca, Jacques Weber, Gilles Cohen
Sélection officielle Festival International de Rome

2003 **MARIEES MAIS PAS TROP**
avec Jane Birkin et Emilie Dequenne

2000 **LA REPETITION**
avec Emmanuelle Béart et Pascale Bussièrès
Sélection officielle au Festival de Cannes 2001

1998 **LA NOUVELLE EVE**
avec Karin Viard, Pierre-Loup Rajot, Catherine Frot, Sergi Lopez
Sélection au Festival de Berlin

1995 **JEUNESSE SANS DIEU**
avec Marc Barbé, Roland Amstutz, Samuel Dupuy
Sélection au Festival de Cannes 1996
« Cinéma en France »

1993 **LES AMOUREUX**
avec Nathalie Richard, Pascal Cervo
Sélection au Festival de Cannes 1994
« Cinéma en France »

1987 **POKER** avec Caroline Cellier, Pierre Arditi

COURTS-MÉTRAGES

1999 **MOHAMMED**

1985 **NUIT DE CHINE**
Prix de la mise en scène à Grenoble

1984 **BALLADE**
Grand Prix Cinéma en France, Cannes 1985

1983 **LA MESANGE**

TÉLÉVISION

1997 **DENIS** (Arte) avec Pascal Cervo, Dominique Reymond

1991 **INTERDIT D'AMOUR**
avec Maxime Leroux, Nathalie Richard
Sélection au FIPA et au Festival de Créteil

1989 **FATALE OBSESSION**
avec Simon de la Brosse, Anne Roussel, Catherine Frot

THÉÂTRE

1992 **LE LIT** Mise en espace au Théâtre ouvert par Nelly Borgeaud et Hervé Petit

COLLABORATION À L'ÉCRITURE

1996 **A TOUTE VITESSE**
(Gaël Morel)

COMÉDIENNE

1999 **A MORT LA MORT**
(Romain Goupil)

1993 **L'EXPOSÉ**
(Ismaël Ferroukhi)

ENTRETIEN AVEC KRISTIN SCOTT THOMAS

Qu'est-ce qui vous a séduit quand Catherine Corsini vous a parlé du projet de PARTIR ?

Elle. Tout de suite, j'ai été séduite par Catherine qui est un personnage singulier, un peu extrême. J'aime beaucoup ses films parce que, même lorsqu'ils ne sont pas totalement aboutis, il y a toujours quelque chose de fort et de lyrique qui les traverse. Elle ose plein de choses. Elle est venue me voir et a commencé à me parler d'une idée qu'elle avait pour un film qu'elle voulait faire avec moi. L'histoire d'une femme de mon âge qui vit un truc que plein de femmes vivent aujourd'hui - c'est incroyable tous ces couples qui se cassent la figure ! On arrive à la quarantaine et là, tout pète ! Ça m'intéressait, et... pas seulement parce que ça m'est arrivé à moi aussi ! Donc, je lui ai dit « Pourquoi pas ? » Et elle s'est mise à écrire. En plus, toute cette entreprise avec cette équipe me plaisait : Catherine, donc, Fabienne Vonier, productrice que j'aime beaucoup et qui a fait de très belles choses, Agnès Godard à la lumière... J'avais envie de partir avec ces femmes-là, de raconter avec elles cette histoire d'une femme qui a été étouffée pendant très longtemps et qui pense qu'elle va pouvoir réinventer la deuxième partie de sa vie... J'en connais de ces épouses dont le mari estime que ce n'est pas la peine qu'elles aient une carte de crédit, ni qu'elles travaillent et qui se retrouvent piégées, quand elles ne sont pas confrontées à la violence conjuguale... Trois ou quatre mois après ce premier rendez-vous, Catherine est revenue avec son scénario, qui, d'ailleurs entre temps, a pas mal évolué et voilà...

Comment définiriez-vous le personnage de Suzanne ?

Comme je vous le disais, c'est une femme qui, à un moment donné de sa vie, fait le bilan et n'aime pas ce qu'elle voit. Elle a été empêchée

de travailler parce qu'elle a élevé ses enfants pendant longtemps. Aujourd'hui que ce sont de grands adolescents, Suzanne veut reprendre son métier de kiné. Un peu condescendant, Samuel, son mari, décide de l'aider à s'installer mais... au fond de leur jardin quand même ! Des fois qu'elle irait trop loin ! On voit bien qu'il considère ça comme une lubie. Elle aime son mari, il lui donne tout ce qu'elle veut - elle est bien habillée, elle a une belle maison, une belle voiture, elle va partir en vacances... - mais il la rabaisse tout le temps. Cette femme est SA femme, elle lui appartient, elle fait partie de son statut social. Elle se rend compte de tout ça, et soudain, elle rencontre cet homme qui est tout le contraire de son mari. Gentil, attentif, simple. Un maçon, un Espagnol, un rien escroc sur les bords. Il vient d'un milieu totalement différent, il vit dans un endroit épouvantable. Elle a alors comme une sorte de révélation, liée aussi bien sûr à un désir et à un plaisir sexuels comme elle n'en a pas connus depuis longtemps.

Qu'est-ce qui vous touche le plus chez elle ?

Son espérance et sa naïveté. Elle croit qu'elle peut changer de vie, qu'elle peut retrouver l'amour, qu'elle peut recommencer à zéro. Elle est même prête à devenir caissière. Sa fierté pèse moins que son désir et son amour. Elle vit cette rencontre comme un nouvel envol. Evidemment, tout cela est voué à l'échec. C'est ça qui est touchant. Ce qui me touche aussi, c'est que, dès qu'elle a décidé de partir, rien ne l'arrête. Même pas ses enfants. Elle éprouve le minimum de culpabilité et après, elle passe à autre chose, elle avance sur son propre chemin. J'aime bien cette liberté...

Comprenez-vous la réaction du mari, cette espèce de chantage économique ?

Oui, parce que c'est la seule arme dont il dispose. Il y a une scène qui est très émouvante, quand il l'accuse. Il est très ému, très troublé, déstabilisé et elle le reconforte : « Je ne le verrai plus, je te promets, je ne le verrai plus ». On y croit vraiment, elle le materne, mais bien sûr elle n'arrive pas à tenir sa promesse. On comprend aussi qu'il est désespéré et qu'il est prêt vraiment à tout pour la garder. Je comprends sa manipulation même si je la juge intolérable. Mais Yvan (Attal) joue tout ça avec une telle justesse qu'on est presque de son côté quand

on regarde le film. On se dit qu'il va réussir à la garder... En même temps, c'est vain de croire qu'on peut acheter l'amour. J'aime bien l'idée que Suzanne comme Samuel soient l'un kiné et l'autre médecin : ce sont ceux qui sont censés soigner qui blessent... Le film de Catherine raconte aussi la douleur dans l'amour, le mal qu'on se fait lorsqu'on aime...

Et la réaction finale de Suzanne, vous la comprenez ?

Oui, j'aurais fait pareil ! (rires). Cette histoire ne pouvait se terminer que dans le drame. D'autant que Suzanne est handicapée par son aveuglement, par son désir de tout recommencer. Il y a un moment où elle perd complètement pied, où elle n'est pas loin de la folie. La violence qu'elle a subie est littéralement insupportable. A la fin, elle a un sentiment de frustration poussé à bout, un sentiment d'enfermement oppressant. La scène d'amour entre le mari et la femme lorsqu'il réussit à la faire revenir, c'est épouvantable ! Elle ne peut que vouloir s'en échapper coûte que coûte, quel que soit le prix à payer.

Pensez-vous que le fait qu'elle et le personnage de Sergi Lopez soient d'origine étrangère a une incidence sur leur histoire ?

Oui bien sûr. Ils ont tous les deux ce sentiment d'être déplacé. D'ailleurs, quand on vit pendant longtemps dans un pays étranger, il y a toujours un moment où on a envie de s'en échapper, soit pour rentrer chez soi, soit pour aller ailleurs - même, comme ici, l'ailleurs est symbolique. Quand Catherine m'a parlé du personnage, elle m'a dit que Suzanne venait d'une famille modeste et qu'elle avait été parachutée dans ce milieu bourgeois, très aisé, et que, finalement, la relation qu'elle a avec cet ouvrier, c'est comme un retour aux sources. D'ailleurs, quand le mari dit à sa femme : « C'est ça, c'est le fantasme de la bourgeoise pour l'ouvrier ? », elle est encore plus blessée...

Est-ce qu'il y a des scènes que vous redoutiez particulièrement ?

Forcément comme toujours toutes les scènes physiques. Que ce soit les scènes de violence ou les scènes d'amour. C'est toujours compliqué... Ce qui était amusant sur ce film, comme il y avait beaucoup

de femmes sur le plateau, c'est que chacune donnait son avis pendant les scènes d'amour : « Tu devrais faire ça comme ça et pas comme ça ! » Il y avait une sorte de solidarité, chacun se projetait dans les personnages. C'était un vrai travail de groupe, c'était assez rigolo ! Même si ce sont des scènes que je n'aime pas plus faire que regarder une fois le film terminé, j'ai beaucoup aimé ce qu'elles dégagent ici. L'histoire est classique mais pas la manière dont Catherine l'a tournée. Chaque fois que Suzanne voit son amant, une fois que leur relation est consommée, tout ce qu'on voit, ce sont des bras qui se croisent, qui s'attrapent... J'ai trouvé ça très beau... C'est un film très sensuel. Il n'y a qu'à voir la manière dont elle filme la nature, la campagne, le bord de la mer... J'aime bien aussi le travail qui a été fait sur le son. D'un côté, ces crissements des criquets et des cigales, et de l'autre, dans la cité où habite le personnage de Sergi, le bruit des motos, les hurlements des enfants... Comme les deux visages de la même ville.

Comment qualifieriez-vous Catherine comme metteur en scène ?

Elle est à la fois très instinctive et très directive, et aussi... assez brutale ! (rires) Frontale, directe, passionnelle. Mais je recommencerais demain avec elle ! Elle n'a pas peur, elle est exigeante et rigoureuse. Si elle n'obtient pas ce qu'elle veut, elle le décrit exactement et... il faut s'exécuter ! Finalement, ça tombait bien car moi j'attends d'être poussée dans mes retranchements, j'attends d'être provoquée... Plutôt ça que quelqu'un qui est toujours content dès la première prise !

En quoi diriez-vous que Catherine Corsini et Agnès Godard se complètent ?

Agnès, c'est une vraie intellectuelle, en tout cas quelqu'un qui réfléchit beaucoup, qui peut décrire très précisément le plan qu'elle va faire. J'ai beaucoup aimé travailler avec elle. Elle est fascinante sur un plateau parce que c'est une mine de références et d'informations et, en même temps, elle a un regard parfois enfantin qui est très touchant. Elle est très enthousiaste et très douce. Elle est petite et très forte - il le faut pour porter la caméra sur son épaule ! Elles se complètent

très bien. Agnès est posée, très méthodique, très réfléchie et Catherine est là qui cherche, qui doute, qui fonce, qui bouillonne... C'était drôle de les voir ensemble. Il y avait d'ailleurs une bonne ambiance sur ce film. C'était l'été, on était à Nîmes, il faisait beau, trop chaud même, c'en était étourdissant ! L'équipe était très soudée et très joyeuse. C'était une aventure assez particulière. On a tourné énormément dans cette superbe maison, on a tourné des scènes à l'aube, on a tourné dans cette ruine - il fallait une heure pour monter là-haut... C'était sublimement beau. C'était joyeux mais aussi... très intense ! Tous les jours c'était un feu d'artifice de crises de nerf, de grandes engueulades, mais tout le monde se retrouvait le soir pour de jolies fêtes !

Aviez-vous revu Yvan Attal depuis le film que vous aviez tourné ensemble pour Eric Rochant (AUX YEUX DU MONDE en 1990) ?

On s'était croisés comme ça mais on n'avait pas retravaillé ensemble. J'espère qu'on va recommencer car c'est un acteur que j'aime beaucoup. J'aimerais bien aussi tourner avec lui comme metteur en scène. Il n'a pas changé, il a juste mûri et a acquis en plus un regard de cinéaste. Son jeu est tout aussi nerveux, vif, concentré, à fleur de peau, sensible...

Comment définiriez-vous votre plaisir de tourner avec Sergi Lopez ?

J'aime beaucoup jouer avec cet homme parce que c'est un acteur qui accomplit vraiment un travail physique. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il exprime passe par le corps. C'est rare... Je ne sais pas si ça vient de sa formation à Paris chez Jacques Lecoq, mais c'est par le corps qu'il devient le personnage. J'aime bien jouer avec un acteur qui, plutôt que d'analyser tout le temps son personnage, le fait ! J'aime bien ça, c'est peut-être mon côté anglais ! Nous, on a davantage tendance à nous éloigner de nos véritables personnalités et à en adopter d'autres, alors qu'en France, ce qui compte le plus, c'est l'intimité de celui qui est à l'écran - c'est d'ailleurs parfois intéressant de fouiller ça...

Après le film de Philippe Claudel, IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME, vous voilà à nouveau à interpréter une femme qui

cherche à réinventer sa vie. Pensez-vous que c'est comme ça que le cinéma français vous voit ?

Non je crois que ce sont juste des personnages qui illustrent ma tranche d'âge ! Qui évoquent, chacun à sa manière, et elle est très différente, cette fameuse crise de la quarantaine...

ENTRETIEN AVEC SERGI LOPEZ

Quelle a été votre réaction lorsque Catherine Corsini vous a donné à lire le scénario de PARTIR ?

Dès que je l'ai lu, j'ai eu envie de faire le film. Je n'ai pas de stratégie précise - quel rôle je dois faire, quels films je dois enchaîner... mais j'ai toujours besoin d'être pris par l'histoire, d'avoir envie de la raconter et là, ça a été le cas immédiatement. Il y a dans cette histoire quelque chose d'essentiel et à la fois de très simple, qui tourne autour de questions fondamentales. Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la passion ? Qu'est-ce qui fait qu'on tombe amoureux ? Comment vit-on cette dichotomie éternelle entre la douleur et l'amour, car on rêve tous de tomber amoureux même si l'on sait que cela peut nous faire du mal ? Jusqu'où aller trop loin quand on est fou amoureux ? Qu'est-ce qui peut nous faire perdre la tête ? Quelle est cette énergie très forte qui pousse un homme et une femme à s'aimer ? Il y avait tout ça et aussi cette course folle du personnage de Kristin. Une course éperdue qui à la fois fascine et terrifie...

Comment définiriez-vous votre personnage ?

C'est quelqu'un qui a déjà eu pas mal d'expériences mais qui est encore prêt à perdre la tête et à tomber amoureux. Je crois qu'au fond de lui, c'est quelqu'un qui aime aimer. C'est quelqu'un de généreux. Et même s'il sent bien à un moment donné que tout ça va trop loin, il n'hésite pas pour autant et il fonce, il se donne à fond. Dans sa relation avec Suzanne, c'est lui qui reste le plus lucide, mais même quand il réalise que c'est perdu, il ne recule pas d'un pas. Il est prêt à mourir pour elle. C'est la plus belle preuve d'amour qu'il peut lui donner. Il va tout risquer pour suivre cette femme qui est folle de lui - presque au sens propre !

Le fait qu'ils soient deux étrangers, est-ce que c'est, d'après vous, un élément important de leur histoire ?

Je crois simplement que ça renforce l'idée qu'en face de l'amour, on est tous des étrangers, qu'on vient tous d'ailleurs, quelle que soit notre origine, notre nationalité, notre expérience, notre culture, notre milieu social. Quand on est face à l'amour, on est de toute manière obligé de se trouver un espace commun, une langue commune. Là, c'est encore plus évident puisqu'elle est Anglaise, moi, Catalan et qu'on se parle en français... Lorsque l'amour est si fort, si partagé, les différences s'effacent, les accents disparaissent, il n'y a plus que deux êtres en fusion... De la même manière, le fait qu'ils soient de classes sociales très éloignées, c'est quelque chose qui nourrit l'histoire, qui sert à montrer que la folie d'amour est capable de surmonter tous les obstacles, de venir à bout de toutes les différences, de toutes les frontières... Même si l'on sait que ça ne finit pas toujours bien, surtout quand on est dans des sentiments aussi extrêmes...

Y avait-il des scènes que vous appréhendiez particulièrement ?

Comme toujours les scènes d'amour, surtout dans une histoire comme celle-là où le désir et le plaisir sont aussi importants, où il est essentiel qu'on soit près des corps, près de la chair, près de la peau... La peur est à la mesure de cette importance-là ! Il y a toujours un peu d'appréhension parce qu'il faut que ces scènes soient très crédibles et qu'on a sa pudeur, sa timidité... D'autant que moi, comme je suis un garçon sympathique, apparemment extraverti, on ne me donne jamais le crédit de croire que je suis timide et pudique ! Je vous assure pourtant que je n'aime pas du tout montrer mon corps, que je ne suis pas très à l'aise avec ça...

En même temps, c'est un emploi qui vous est un peu familier. Ce n'est pas la première fois que vous êtes filmé comme un objet de désir...

Etre filmé comme un objet de désir, bien sûr, je trouve ça super (rires) mais j'ai beaucoup de mal à le comprendre, surtout... lorsque je me vois dans la glace ! Mais bon, chacun ses goûts. Ou plus exactement - et c'est bien là aussi le propos du film - c'est la preuve supplémentaire

que le désir sexuel échappe à toute prévision, à toute règle. Ce n'est pas lié à la réflexion, ni à l'esthétique mais à quelque chose de plus profond, presque d'animal... Je me suis souvent trouvé confronté à ce type d'appréhension, pas seulement d'être nu ou de jouer des scènes d'amour, mais aussi de pleurer ou de mentir en public. Dans la vie de tous les jours, j'en suis littéralement incapable mais au cinéma, j'ai appris à faire avec. J'ai appris à me dire que, à partir du moment où je fais ce métier, ce n'est pas moi qui compte mais l'histoire à raconter, le film à faire. En plus sur PARTIR, je dois avouer que c'était un peu plus facile pour les scènes d'amour grâce à toutes ces présences féminines autour de Kristin et moi : Catherine, Agnès (Godard)... Il me semble en effet qu'il y avait quelque chose de féminin dans des scènes où l'on cherchait le grain de la peau, la douceur, la sueur, la tendresse, l'harmonie...

Quel est le meilleur atout de Catherine Corsini comme metteur en scène ?

Elle est passionnée et passionnelle... Moi qui aime quand je tourne que le metteur en scène soit totalement habité par l'histoire qu'il veut raconter, que ce ne soit pas pour lui qu'un film de plus, avec Catherine, je ne pouvais pas mieux tomber. Je m'entends très bien avec elle. Je l'aime beaucoup comme femme, je l'aime beaucoup comme metteur en scène. C'est quelqu'un de sensuel, et ça rejoint ce que je disais tout à l'heure : cela a plus à voir avec l'instinct qu'avec la réflexion. Elle écoute beaucoup. Quand on joue, on essaie tous de trouver quelque chose qui nous parle profondément, et elle est très sensible à ça, avec un côté même presque enfantin. Elle est très en attente de quelque chose qui la surprenne, que quelque chose se passe, et si ça ne se passe pas, elle le sent tout de suite et elle fait tout pour que cela arrive. Au fond, je trouve qu'elle est très romantique mais avec... un côté punk !

Et le meilleur atout de Kristin Scott Thomas ?

C'est une actrice profonde. Elle vibre. Littéralement. On la sent même parfois trembler, c'est extrêmement troublant. Elle est totalement possédée par le rôle tout en étant un formidable ministre de l'intérieur de son personnage. Elle n'a pas de barrière, elle se donne à fond,

toujours. C'est quelqu'un avec qui l'on joue vraiment. Il y a un échange, un partage... Comme avec Yvan (Attal) d'ailleurs. Je ne le connaissais pas mais cela a été un grand plaisir de jouer avec lui, même si on n'a eu qu'une scène ensemble. Aussi bien pendant le tournage qu'en dehors du plateau, on a beaucoup beaucoup ri, vraiment beaucoup ! Il est si français et j'adore la manière incroyable qu'il a de prendre son personnage à bras le corps...

C'est un film français mais vous y jouez un Catalan qui, d'ailleurs, revient chez lui à un moment donné...

Ça participe, je crois, à la vérité de l'histoire, à la profondeur du film... Bien sûr j'ai aimé ça. Renouer ce lien avec cette langue, avec ces paysages, avec la mer...

ENTRETIEN AVEC YVAN ATTAL

Qu'est-ce qui vous a décidé à faire PARTIR ?

L'histoire. J'aimais profondément le thème du film. On voit beaucoup d'histoires d'amour et je trouvais intéressant de ramener cette histoire-là à une sorte de constat social. Qu'une femme, pour suivre son amant, ait le courage, dans le monde dans lequel on vit, de passer outre tout ce qui fait sa vie de tous les jours - le confort, le statut social, les enfants... je trouvais ça très fort. J'aimais le côté radical de point de vue. Je le voyais comme l'opposé du film de Woody Allen, MATCH POINT. Autant MATCH POINT, c'est l'Amérique : un type sacrifie sa passion amoureuse pour son statut social et il s'en sort ; autant PARTIR est très français : elle sacrifie tout pour sa passion amoureuse et, en plus, elle ne s'en sort pas ! C'est en ça que je trouvais l'histoire du film très intéressante parce qu'il y avait évidemment un discours sur le monde aujourd'hui, sur l'amour aujourd'hui... La première version du scénario que j'ai lue ne m'a pourtant pas vraiment convaincu. Mais Catherine est revenue me voir quinze jours après et elle avait fait un travail incroyable, renforçant les personnages et approfondissant les situations. Du coup, ça devenait intéressant. Du coup, j'ai cru en elle. Je me suis dit « Quelqu'un qui est capable en quinze jours de faire ce travail-là, ça veut dire quelque chose ! » En plus, il y avait Kristin Scott Thomas que j'avais envie de retrouver près de vingt ans après le film de Rochant AUX YEUX DU MONDE, et Sergi Lopez que j'avais envie de rencontrer...

Qu'est-ce qui vous touche dans ce personnage du mari ?

Il est amoureux de sa femme et il use de tout son pouvoir, de toutes ses possibilités, pour la garder. Il ne recule devant rien, ni l'humiliation, ni le chantage financier. C'est un petit bourgeois de province qui

a trois connections avec les notables du coin et s'en sert. Evidemment, c'est pas joli-joli mais je ne le vois pas comme un « méchant » plutôt comme un type désespéré. Dans sa naïveté, il pense que c'est comme ça qu'il va pouvoir la retenir. D'autant qu'avec la vision du monde qui est la sienne, il estime que sa femme n'a aucun avenir avec ce type-là, il est persuadé qu'elle se trompe. Il sous estime totalement l'amour qu'elle lui porte. Sa naïveté me touche, ce que j'aime moins, c'est cette incapacité de voir un peu plus loin que le bout de son milieu social... Il pense qu'il a de l'importance parce qu'il a réussi socialement, il pense qu'il peut tout acheter, même les sentiments, même le désir...

Qu'est-ce que vous appréhendez le plus en abordant ce personnage qui est le « méchant » de l'histoire ?

Ma seule appréhension au début, c'était... de ne pas être crédible en père de famille avec pour enfants de grands adolescents de 16 ou 17 ans ! J'avais du mal à m'imaginer dans ce rôle-là. Mais il a bien fallu que j'admette que, désormais, ça fonctionnait ! (rires) Sinon, c'est plutôt excitant de jouer le gars antipathique de l'histoire, d'autant que ça ne m'était jamais arrivé. Même si moi, je n'arrivais pas à le voir comme ça et à le détester ! Pour la réussite de ce type de rôles, plus l'acteur est sincère avec son rôle, et plus ça marche. Après, c'est la mise en scène qui peut changer le regard que le spectateur a sur lui. Ce ne doit pas être le travail de l'acteur.

Qu'est-ce qui vous a frappé en travaillant avec Catherine Corsini ?

Son énergie et ses doutes. Sa volonté de chercher, de tirer le maximum de chacun. J'ai beaucoup aimé travailler avec elle parce qu'elle m'a réellement touché avec cette histoire. Et puis, avec elle, les rapports de séduction qui existent toujours entre un metteur en scène et ses acteurs sont particuliers. C'est amusant de voir comment elle regarde les hommes. D'ailleurs, l'émotion du film vient essentiellement du parcours du personnage de Kristin, les deux hommes n'existent que par rapport à elle, chacun dans sa fonction : le mari et l'amant.

D'être metteur en scène, ça a changé ce que vous attendez des autres metteurs en scène ?

Non, mais je comprends sans doute mieux ce qu'ils attendent et je pense que ça a simplifié ma vie d'acteur ! Aujourd'hui, je sais que dans la fabrication d'un film, tout ne passe pas par les acteurs, comme je le croyais auparavant, mais aussi par le montage, par des tas d'autres étapes. Les acteurs ne sont, au même titre que le travelling, qu'un outil parmi d'autres pour raconter une histoire. Ils sont certes l'outil le plus sensible mais un outil quand même... Avant, je n'avais pas conscience de ce travail qui s'effectue après le tournage, de ce que le metteur en scène et le monteur vont aller chercher dans telle prise, de ce qu'ils vont privilégier dans telle autre... Du coup, sur un plateau je suis beaucoup plus détendu. Je me jette plus facilement dans les scènes, j'ai davantage confiance quand un metteur en scène me dit qu'il a ce qu'il veut, je n'insiste plus. Je pense que mes rapports avec les metteurs en scène sont beaucoup plus faciles depuis que moi-même je fais des films. Et puis aussi, je suis content de voir comment les autres travaillent, je n'ai fait que deux films, j'apprends encore. Mais c'est sûr que ça a changé totalement ma perception des choses sur un tournage.

Comment qualifieriez-vous Kristin Scott Thomas comme partenaire ?

On était très contents de se retrouver parce que, sur le film de Rochant, on n'avait pas le même rapport : elle, elle était maîtresse d'école et moi, presque encore un ado... Depuis, elle comme moi, on a pas mal voyagé ! Et ça me plaisait de jouer son mari. Même si on jouait un mari et une femme qui ne s'aiment plus, on a forcément été beaucoup plus proches, beaucoup plus intimes que sur le Rochant. J'ai l'impression de l'avoir vraiment rencontrée cette fois ! Et ça me ravit parce que depuis AUX YEUX DU MONDE, je l'ai trouvée formidable dans tous les films que j'ai vus avec elle. Elle a quelque chose de magique qui est commun avec Charlotte (Gainsbourg) même si elles ne fonctionnent pas du tout pareil. Elle fait des choses qu'on ne voit pas sur le plateau et qu'on découvre sur l'écran. Vous avez une certaine sensation en jouant une scène avec elle et puis lorsque vous regardez la même scène à l'écran, vous découvrez comme le sous-texte de la scène, quelque chose qui semble avoir échappé à l'actrice et qui est là, vivant, à l'image...

Et Sergi Lopez ?

Sergi, je ne le connaissais pas mais dès qu'on a tourné ensemble notre première scène - c'était même quasiment la seule - on a eu dix huit fous rires ! On a trouvé une complicité immédiate, mais vraiment immédiate. C'était même frustrant de ne pas avoir plus de choses à jouer avec lui. Il est très vivant, Sergi, il a une écoute formidable, par exemple si vous changez un petit détail dans votre jeu, il réagit immédiatement, ça affecte le sien... Ça m'a donné envie de le retrouver vite...

LISTE ARTISTIQUE

Suzanne KRISTIN SCOTT THOMAS
Ivan SERGI LOPEZ
Samuel YVAN ATTAL
Rémi BERNARD BLANCAN
Dubreuil ALADIN REIBEL
David ALEXANDRE VIDAL
Marion DAISY BROOM
Berta BERTA ESQUIROL
Lagache GERARD LARTIGAU

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Catherine Corsini
Scénario Catherine Corsini
Avec la collaboration de Gaëlle Macé
Image Agnès Godard
Montage Simon Jacquet
Son Yves-Marie Omnes
Olivier Dô Hùu
Benoît Hillebrant
Décors Laurent Ott
Costumes Anne Schotte
Casting Brigitte Moidon
Assistant réalisateur Olivier Genet
Directeur de production Marc Fontanel
Scripte Camille Brottes-Beaulieu
Produit par Fabienne Vonier
Producteur Associé Michel Seydoux
Coproducteurs Olivier Legrain
Vincent Malle
Producteur exécutif Stéphane Parthenay
Une coproduction Pyramide Productions
Camera One
Vmp
Solaire Production
Avec la participation de Canal + et Cinécinéma
En association avec Cofinova
Avec le soutien de La Région Languedoc-Roussillon
en partenariat avec Le Centre National de la Cinématographie
Développé avec le soutien de Cofinova, La Procirep et L'Angoa-Agicoo
Distribution France Pyramide
Ventes Internationales Pyramide International

France / 2009 / 1H25 / 35 mm / 1:85
Couleur / Dolby SR et Dolby SRD

PYRAMIDE
DISTRIBUTION